



Astrid Lindgren

une Fifi Brindacier dans le siècle

Jens Andersen

biographie

1963. Sommar...
med goda tiden, åtminstone
församlingen som en pappa
där varit hela ju...
"Smil i förmedling" ...
N: har regel... "Sal



Gaia

Astrid Lindgren,
une Fifi Brindacier dans le siècle

Ouvrage traduit et publié avec le soutien du Centre National
du Livre, Paris, du Danish Arts Foundation, Copenhague,
et du Fonds Descartes.

Jens Andersen

Astrid Lindgren,
une Fifi Brindacier dans le siècle

traduit du danois et du suédois par Alain Gnaedig

biographie

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Denne dag, et liv – En Astrid Lindgren-biografi

Illustration de couverture :
© Klaus Gottfredsen
© The Astrid Lindgren Company

© Jens Andersen & Gyldendal, Copenhague, 2014.
Publié avec l'accord de Gyldendal Group Agency.
© Gaïa Éditions, 2018, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-888-7

« Le sens de la vie, ce *n'est pas* ça : accumuler de l'argent et des objets, vivre une vie de star et se retrouver dans la rubrique célébrités des magazines, avoir tellement peur de la solitude et du silence au point de ne jamais parvenir à se poser calmement la question : que vais-je faire du petit moment que je passe sur cette terre ? »

ASTRID LINDGREN (1983)

Avant-propos

Il faut être deux pour écrire une biographie : celui qui la rédige et celui sur qui on écrit. Toutefois, le plus souvent, beaucoup plus de gens sont impliqués dans le processus et influent sur le résultat final. Il s'agit notamment des auteurs d'ouvrages et d'articles sur la personne étudiée dont se sert un biographe ultérieur. On trouvera en fin de volume la liste de tous les livres, articles, revues et sites Internet consacrés à Astrid Lindgren que j'ai utilisés, ainsi qu'un index.

Je tiens à remercier chaleureusement ceux qui m'ont aidé à me procurer d'autres sources. En premier lieu, il y a Lena Törnqvist, la bibliographe d'Astrid Lindgren qui m'a inlassablement fourni des conseils et des références, et qui a appris à un Danois à naviguer dans les Archives Astrid Lindgren à la Kungliga Biblioteket de Stockholm, qui ont été inscrites au Registre Mémoire du monde de l'UNESCO en 2005. Je veux également remercier Britt Almström, sténographe au Parlement, qui m'a aidé à déchiffrer certains carnets en sténo conservés aux Archives. Un grand merci à Anna Eklundh-Jonsson, aux Archives Régionales à Vadstena, à Bruno Svindborg, bibliothécaire à la Kongelige Bibliotek de Copenhague, ainsi qu'à Elin Algreen-Petersen, éditrice en chef pour la littérature de jeunesse aux éditions Gyldendal.

Lors du travail sur une biographie, on dépend de la bienveillance et de la générosité d'autres personnes, ainsi que de leur capacité à partager leurs connaissances et leurs compétences particulières. Merci à Tom Alsing, Barbro et Bertil Alvtegen, Urban Andersson, Malin Billing, David Bugge, Hélène Dahl, Gallie Eng, Belinda Erichsen, Jens Fellke, Jacob Forsell, Lena Fries-Gedin, Eva Glistrup, Klaus Gottfredsen, Stefan Hilding, Jesper Høgenhaven, Anneli Karlsson, Kerstin Kvint, Jepper Launbjerg, Kathrine

Lilleør, Annika Lindgren, Jørn Lund, Carl Olof Nyman, Nils Nyman, Ida Balslev-Olesen, Johan Palmberg, Sven Reiner Johansen, Gunvor Runström, Ning de Coninck-Smith, Anja Meier Sandreid, Lisbet Stevens Senderovitz, Margareta Strömstedt, Torben Weinreich, Helle Vogt et Elsa Trolle Önnefors.

Un merci appuyé à The Astrid Lindgren Company pour son soutien pratique et technique, en particulier en ce qui concerne de nombreuses photos reproduites dans ce livre, à Kjell-Åke Hansson et au personnel du « Kulturkvarteret Astrid Lindgrens Näs » à Vimmerby, et à Jakob Nylin Nilsson de la bibliothèque de Vimmerby. Merci à Kina Bodenhoff, la traductrice danoise d'Astrid Lindgren.

Pour finir, mes remerciements vont au Statens Kunstråd, au Gangstedfonden et au Dansk-Svensk Kulturfond pour leurs subventions, et à Jette Glargaard qui est toujours la première à lire mes manuscrits, sans jamais faillir. Et surtout, merci à Karin Nyman, la fille d'Astrid Lindgren, qui a pensé que c'était une bonne idée que j'écrive ce livre. Sans son intérêt, ses lumières et sa collaboration active sous forme de discussions et d'échanges de courriels au cours des dix-huit derniers mois, ce livre n'aurait pas vu le jour.

Jens Andersen
Copenhague, août 2014

Quelques mots du traducteur

Ma position de traducteur de cette biographie d'Astrid Lindgren est particulière. En effet, j'ai échangé quelques lettres avec elle lorsque j'ai traduit les trois volumes de *Fifi Brindacier*, en 1994. J'ai écrit des articles sur elle, j'ai discuté avec sa fille Karin Nyman, j'ai visité l'appartement du 46 Dalagatan à Stockholm. J'ai traduit plusieurs de ses livres. C'est vrai, j'ai tissé des liens particuliers avec la personne et son œuvre. Et, comme tant de gens, j'ai une dette à l'égard de celle qui, à la fin de sa vie, était devenue la grand-mère « morale » de la Suède.

Je tiens à préciser que cette biographie est traduite du danois, mais que toutes les citations sont traduites du suédois. J'espère enfin que la lecture de cette biographie permettra de mieux connaître la personne, d'apprécier le destin singulier d'une femme suédoise emblématique du XX^e siècle et, surtout, donnera envie de se plonger et de se replonger dans ses livres.

Alain Gnaedig

Lettres d'admirateurs à l'auteure

Au cours des années 1970, le personnel du bureau de poste au coin de Dalagatan et d'Odensgatan a commencé à être de plus en plus débordé. La faute en incombait à une vieille dame qui ressemblait à tant d'autres vieilles dames que l'on pouvait croiser dans la rue, dans le parc, à la supérette et à la pâtisserie du quartier de Vasastan, à Stockholm. Chaque jour, pendant des années, le facteur déposait une poignée de lettres par l'ouverture dans la porte de la vieille dame. Mais lors de ses grands anniversaires en 1977, 1987 et 1997, les facteurs ont dû sonner à l'appartement du 46 Dalagatan pour apporter des sacs de lettres et de paquets portant des timbres du monde entier. Après avoir été lu, après y avoir répondu, ce courrier considérable était rangé dans des cartons au grenier. Ces derniers ne comportaient pas seulement des cartes de vœux, des dessins d'enfants, mais aussi des lettres officielles d'hommes d'État et de têtes couronnées, et des lettres plus simples de gens qui voulaient un autographe, une aide financière ou un soutien moral pour une cause politique.

La plupart de ceux qui, au fil des ans, ont écrit à Astrid Lindgren souhaitaient avant tout exprimer spontanément leur enthousiasme et leur admiration, et profitaient de l'occasion pour lui poser une question ou deux. Mais ce courrier ne présentait pas toujours le caractère innocent de la lettre d'une classe de jardin d'enfants qui demandait si les chevaux mangeaient vraiment des glaces, ou quand Kristina de Järfalla, âgée de neuf ans, après avoir vu un épisode de la série télévisée, cherchait à comprendre comment le papa de Fifi pouvait envoyer une bouteille à la mer alors qu'il était en prison. Il y avait des demandes d'adultes plus étranges ou intéressées : M. Karlsson, couvreur à Kalmar, demandait s'il pouvait appeler son

entreprise « Karlsson sur le toit », un propriétaire forestier du Jämtland voulait savoir si l'auteure qui adorait la nature ne serait pas intéressée par quelques hectares d'une forêt de sapins, un détenu condamné à une longue peine de prison pour le meurtre de sa femme lui demandait si elle serait disposée à écrire un livre sur lui.

Parmi les 75 000 lettres que l'écrivaine populaire a reçues jusqu'à sa mort en janvier 2002, et qui sont conservées aujourd'hui aux Archives Astrid Lindgren à la Kungliga Biblioteket de Stockholm, un bon nombre avait un caractère extrêmement personnel. Les gens semblaient considérer qu'il n'y avait plus besoin de respecter la frontière entre le privé et le public avec la maman de Fifi et d'Emil. Sur ces vieux jours, Astrid Lindgren était perçue comme la « vieille sage » et la chargée d'âmes de tout le Nord à qui l'on pouvait ouvrir son cœur et demander conseil au sujet des épreuves de l'existence. Ainsi, une femme a demandé à « Astrid » de jouer les médiatrices dans une querelle de voisinage très envenimée, tandis qu'une autre lui a demandé comment gérer sa vieille maman malcommode. Une troisième a assiégré de ses demandes la riche auteure de livres pour enfants pendant quatorze ans. Il y a eu ainsi 72 lettres, toujours plus détaillées, qui qu'émandaient une aide financière pour des paires de lunettes, des factures du garagiste ou du couvreur, des dettes de jeu et ainsi de suite. De l'étranger, un Autrichien qui rêvait d'une nouvelle maison depuis fort longtemps a demandé si la mère de Fifi ne pouvait pas lui envoyer une grosse somme d'argent pour acquérir sa Villa Drölederepos à lui. Du Danemark, c'est pendant quarante ans qu'un papa a écrit de longues lettres à Noël qui décrivaient la vie de sa petite famille, sans oublier de joindre un morceau du gâteau préparé par les enfants. Un véritable déluge de demandes en mariage a été expédié de Hässelby, dans la banlieue de Stockholm. Elles émanaient d'un vieux monsieur qui n'a fini par se calmer que lorsque la maison

d'édition de Mme Lindgren, veuve, s'est mêlée de l'affaire et a menacé le soupirant têtue de porter plainte à la police.

Toutefois, les lettres d'admirateurs dominent dans les archives, et elles sont l'expression de l'impact colossal que l'œuvre a toujours eu – que ce soit sous la forme de livres, de films ou de séries télé. Depuis la publication des premiers ouvrages qui ont fait date, les histoires de Fifi dans les années 1940, le flot de lettres n'a cessé de croître et, dans les années 1960, cela représentait un fardeau pour l'auteure productive et pour l'éditrice ambitieuse qui écrivait ses livres le matin et en vacances, se rendait à la maison d'édition tous les après-midi et lisait les livres et les manuscrits des autres le soir. Mais c'est dans les années 1970, quand Astrid Lindgren a pris sa retraite d'éditrice, que le flot s'est transformé en une avalanche. Et, au début des années 1980, elle a été obligée d'avoir une secrétaire à plein temps pour l'aider à trier et gérer sa correspondance avec tous ses lecteurs. Cela est dû à trois événements.

Il y a la publication des *Frères Cœur-de-Lion* (1973), l'affaire « Pomperipossa » (1976) où Astrid Lindgren s'est rebellée contre la politique fiscale de la Suède, et le moment où elle a reçu le prix de la Paix des libraires allemands (1978), et où dans son discours de remerciement, en pleine période de désarmement, la pacifiste Astrid Lindgren a déclaré que la lutte pour une paix durable commençait dans la chambre des enfants, par l'éducation des générations futures.

Karin Nyman, la fille d'Astrid et Sture Lindgren, née à Stockholm en 1934, a été le témoin pendant un demi-siècle du culte croissant autour de l'œuvre et de la personne de sa mère. Elle raconte que des hommes et des femmes de tous âges ne se contentaient pas d'écrire à Astrid Lindgren, ils lui téléphonaient ou frappaient également à la porte de l'appartement de Dalagatan. Souvent, ils voulaient seulement serrer la main de l'auteure et lui exprimer leur

gratitude pour la joie et le réconfort que leur avait apportés le monde imaginaire de son œuvre. Il arrivait même que des jeunes écrivent de l'étranger pour lui demander son aide, précise Karin Nyman :

« Il y avait des enfants et des jeunes malheureux en Allemagne qui voulaient venir dans la Suède décrite dans ses livres, dans le village Boucan ou l'archipel de Saltkråkan. Cela a été un problème pour Astrid, car elle voulait toujours que les choses s'arrangent pour les plus malchanceux, mais cette fois-ci elle ne pouvait pas vraiment faire grand-chose. »

Derrière ce genre de longues lettres désespérées envoyées par des jeunes, il y avait souvent une famille brisée, de la négligence et une distance bien trop grande entre les parents et les enfants. Par exemple, en 1974, une adolescente allemande malheureuse a écrit à Astrid Lindgren pour lui demander de l'aide. Inspirée par ses livres, la jeune fille avait appris le suédois et lui parlait de son père qui tyrannisait la famille et qui avait même installé sa maîtresse chez eux. Astrid a eu du mal à oublier cette lettre, et elle n'a pas pu s'empêcher d'en parler dans une lettre à un adolescent suédois, en se disant que cela lui ferait du bien d'apprendre quels problèmes vivait un jeune de son âge en Allemagne. À soixante-six ans, Astrid Lindgren écrivait alors :

« Visiblement, dans toute l'Allemagne, il n'y a personne vers qui elle peut se tourner. Elle n'a plus envie de vivre, elle ne sait pas quoi faire, elle tente une chose, puis une autre mais se lasse très rapidement. [...] Je crois que cette jeune fille a des problèmes psychiques importants, mais je ne comprends pas vraiment, et je ne peux pas l'aider. [...] Ah, Seigneur, quelle misère... »



Au début des années 1980, quand la vue d'Astrid Lindgren se dégrade de plus en plus, elle a besoin de l'aide de sa secrétaire Kerstin Kvint et de sa fille Karin Nyman (à gauche) pour gérer la quantité énorme de courrier qui lui est adressé. (Photo : Erwin Neu / The Astrid Lindgren Company)

Dans les plus de 30 000 lettres envoyées par des enfants et des jeunes de plus de 50 pays, on demandait souvent une suite à un livre précis, on voulait savoir comment on écrivait un livre et on demandait à « Tante Astrid » un coup de pouce pour une audition ou un casting. Ce rêve de devenir la star du prochain film d'Astrid Lindgren était la demande principale d'une lettre particulière qui est arrivée au 46 Dalagatan au printemps 1971. Elle était envoyée d'une ville du Småland par Sara Ljungcrantz, âgée de douze ans, et en haut de la page rédigée d'écritures différentes avec force points d'exclamation, il était écrit : « Tu veux me rendre HEUREUSE ? »

Cette question a marqué le début d'une longue correspondance dans les années 1970, entre l'auteure célèbre dans le monde entier, au début de l'automne de sa carrière, et une petite Suédoise déracinée et pensive qui se sentait à l'écart dans bien des domaines de la vie, et qui ne savait pas quoi faire de sa jeunesse. À l'amorce de cette correspondance qui

est réunie dans le livre *Dina brev lägger jag under madrassen* [*Je cache tes lettres sous le matelas*, 2012], on lit qu'Astrid Lindgren est prête à aider la jeune Sara Ljungcrantz, âgée de douze ans, mais que l'auteure qui en a soixante-trois a besoin d'attendre un peu avant de se prononcer sur la jeune demoiselle. Astrid n'avait guère apprécié la première lettre de Sara. Celle-ci exprimait un souhait tout sauf modeste de participer à un casting, passait ensuite un savon aux acteurs du dernier film des aventures de Fifi et critiquait violemment les illustrations de Björn Berg pour le dernier volume d'*Emil de Lönneberga*. Elle ne semblait donc pas manquer de confiance en elle, alors que c'était précisément ce qu'elle désirait communiquer.

La première réponse d'Astrid Lindgren avait donc été brève et distante. Plutôt une remise à sa place qui a tellement fait honte à la petite fille qu'elle a jeté la lettre aux toilettes. L'auteure de certains de ses livres préférés lui avait rappelé le danger d'être jalouse et, dans cette veine, avait demandé à Sara si elle comprenait pourquoi elle avait si peu d'amis, pourquoi elle était seule et se sentait seule.

Dans notre culture nordique, la solitude est un tel tabou, ses connotations sont tellement négatives, alors que nous éprouvons tous ce sentiment, et que nous cherchons à être seuls à différents moments de notre vie. Mais la solitude a formé un fil rouge dans la correspondance entre l'adolescente solitaire et l'écrivaine solitaire. Dans les années 1970, Astrid Lindgren pouvait repenser à sa vie où, en tant qu'enfant, jeune fille, mère célibataire, épouse, veuve et artiste, elle avait beaucoup réfléchi à ce que cela signifiait de se retrouver seule en sa propre compagnie. La solitude, elle l'avait parfois crainte, mais à d'autres moments, elle l'avait recherchée. Dans le prolongement de la devise familiale typique du Småland – « On ne dit rien au-dehors » – Astrid Lindgren limitait toujours l'accès du public à la personne derrière l'artiste, mais elle se montrait étonnamment ouverte sur

le sujet de la solitude dans sa vie privée quand on lui posait la question. On en trouve un exemple dans une interview donnée à un journal suédois des années 1950, où le journaliste voulait savoir comment Astrid Lindgren avait géré la perte soudaine de son mari en 1952. Elle disait alors :

« En premier lieu, je veux être avec mes enfants. Ensuite, je veux être avec mes amis. Et enfin, je veux être avec moi. Et avec moi seule. L'homme ne dispose que d'un bouclier très fragile pour se protéger de tout ce que la vie peut lui infliger s'il n'a pas appris à être seul. C'est presque la chose la plus importante. »

Astrid Lindgren était absolument convaincue que l'on doit supporter la solitude à tous les moments de sa vie, et cela a été un point essentiel dans les conseils qu'elle a prudemment glissés dans ses lettres à Sara, Sara qui avait tellement de mal dans ses relations avec sa famille, ses camarades, ses professeurs et les psychologues, et qui ne supportait pas sa propre compagnie. Au bout de quatre ou cinq lettres de Sara, Astrid Lindgren a commencé à se reconnaître dans les mots de la jeune fille qui avait le sentiment d'être « seule, oubliée et qu'on lui chait dessus ». À ce moment-là, l'écrivaine a commencé à lever le voile sur son enfance difficile :

« Ah, j'aimerais tant que tu te sentes heureuse et que tu n'aies pas besoin d'avoir tant de larmes sur tes joues. Mais c'est bien que tu sois quelqu'un qui peut ressentir des choses, s'inquiéter du sort des autres et avoir des idées tristes, c'est précisément pour cela que je me sens proche de toi. Je crois que les périodes les plus difficiles dans la vie de chacun, c'est le début de la jeunesse et la vieillesse. Dans mon souvenir, ma jeunesse, c'est quelque chose de terriblement mélancolique et difficile. »



Deux adolescentes à cinquante ans d'écart. Dans sa correspondance avec Sara Ljungcrantz dans les années 1970, Astrid Lindgren voit une part d'elle-même quand elle était une jeune fille mal adaptée, à Vimmerby, au début des années 1920. (Photo : coll. privée /The Astrid Lindgren Company)

Sara a caché toutes les lettres d'Astrid sous son matelas. C'étaient de longues lettres qui ne dénigraient jamais la jeune fille, mais qui montraient de la solidarité avec ses problèmes et ses conflits et qui, en même temps, reflétaient la jeune personne inadaptée qu'Astrid Lindgren avait été à l'époque où elle s'appelait Ericsson. Une adolescente intelligente, profondément mélancolique, rebelle, impatiente et troublée dans une ville au fin fond de la campagne, dans les années 1920. Le souvenir de sa propre enfance s'est encore plus ravivé au printemps 1972 lorsque Sara lui a raconté, dans une lettre dramatique, son bref séjour dans un service de psychiatrie infantile où elle avait été conduite à cause de ses crises d'angoisse et de ses différends violents et répétés avec sa famille. Sara ne s'était jamais sentie aussi « moche, bête, niaise et paresseuse ». Astrid Lindgren a immédiatement répondu. Et elle a commencé sa lettre pleine de compassion par « Sara, ma Sara » qui, comme le titre du roman

Mio, mon Mio, pouvait s'adresser à n'importe quel enfant qui, dans un sens concret ou allégorique, se trouvait seul et abandonné sur le banc d'un parc désert.

« Dans ta lettre, tu écris que tu es “bête” et “niaise”. Tu n'es ni bête ni niaise, je le sais avec certitude par tes lettres, et je ne peux pas m'exprimer sur le reste. Mais on se croit toujours moche quand on a treize ans, à cet âge-là, je me trouvais la plus laide de toutes et je croyais que personne ne m'aimerait jamais – avec le temps, j'ai découvert que ce n'était pas si mal, pas autant que je l'avais pensé. »



Cette lettre de Sara avec la mention « Contenu : détritux » indique bien son manque de confiance en soi. Ce qu'Astrid Lindgren comprend instinctivement et, le 12 juin 1975, elle répond : « Tout le monde veut être aimé, c'est vrai, et je crois que l'immense majorité des jeunes filles doutent énormément de leurs possibilités à être aimées. » (Photo : Kungl. Biblioteket / The Astrid Lindgren Company)

Leur correspondance a culminé dans les années 1973-1974, quand *Les Frères Cœur-de-Lion* est sorti, et qu'Astrid Lindgren était extrêmement prise. Non seulement par des interviews et des lectures publiques en Suède et à l'étranger,

mais aussi à cause d'une série de décès parmi les gens qui lui étaient proches. En premier lieu, il y avait son grand frère Gunnar qui, dans leur jeunesse, avait été un ami masculin très cher auquel elle pouvait ouvrir son cœur de jeune fille enjouée et vivante dans des lettres d'un humour souvent très noir. Au milieu du chagrin lié à la disparition prématurée de Gunnar en 1974, on aurait cru que le monde entier voulait discuter des *Frères Cœur-de-Lion* avec l'auteure.

Y compris Sara. Elle avait reçu un exemplaire dédicacé du livre, elle s'était jetée dessus, elle avait lu une critique « idiote » parue dans *Dagens Nyheter*, et elle avait écrit une lettre de consolation à Astrid. Comment quelqu'un ne pouvait-il pas aimer un livre aussi passionnant, et en même temps si chaleureux et si réconfortant ? Astrid Lindgren n'avait pas de réponse à cette question. En revanche, elle tenait à commenter une nouvelle que Sara avait mentionnée dans ses lettres de l'hiver 1973-1974 : la jeune fille de quinze ans était tombée amoureuse d'un de ses professeurs. Mais la vie et l'amour étaient devenus si compliqués pour Sara qu'elle avait tenté de s'analyser elle-même, comme elle le disait sur une feuille séparée jointe à une lettre de décembre 1973 :

« Je m'étais longtemps demandé pourquoi je ne vivais pas vraiment. Dans mes réflexions, j'en étais arrivée au concept de fausseté et d'identité perdue. Je voulais tellement être moi-même. Mais qui étais-je ? Je crois d'ailleurs que je ne connais pas une seule personne qui soit elle-même. »

Normalement, le soir du nouvel an, Astrid Lindgren évitait de faire la fête. Elle profitait de sa solitude en écoutant du Beethoven et du Mozart, avec un bon livre et ses notes habituelles sur l'année qui venait de s'écouler. Mais elle était tellement fascinée par la lettre de Sara qu'elle s'est mise à lui répondre. Devant sa machine à écrire, dans les dernières heures de l'année, elle a laissé vagabonder son esprit. Elle a

remonté le temps, jusqu'à sa jeunesse à Vimmerby : « Quand je lis ce que tu écris sur toi, je reconnais beaucoup de choses sur lesquelles je réfléchissais quand j'avais ton âge. » Et c'est surtout le début philosophique de l'analyse de Sara, qui parlait de l'aversion des gens à montrer leur moi véritable, qu'Astrid Lindgren tenait à commenter :

« Tu as tout à fait raison ! Personne ne s'ouvre totalement, même si on aurait envie de pouvoir le faire. Et chacun est muré dans sa solitude. Tous les hommes sont seuls alors que beaucoup d'entre eux ont tellement de monde autour d'eux qu'ils ne le comprennent pas, et ne le sentent pas. Jusqu'au jour où... Mais tu es amoureuse, et c'est un état merveilleux. »



Kati est le personnage principal et la jeune narratrice de la trilogie d'Astrid Lindgren. Kati en Amérique, Kati en Italie et Kati à Paris sont parus en Suède en 1950-1953 et en France en 1958-1959.

L'autre point qui a touché Astrid Lindgren dans la lettre de Sara, c'est la manière dont elle décrit son amour pour son professeur. Lindgren a soigneusement évité de la reprendre ou de lui faire la morale. Au contraire, elle lui a répété dans plusieurs lettres suivantes que l'amour constitue le meilleur remède contre l'angoisse et le manque d'assurance. « Un amour, même s'il est "malheureux", augmente le sentiment que l'on a de son existence, c'est indiscutable. »

Sara Ljungcrantz et Astrid Lindgren ne se sont jamais rencontrées, et elles n'ont jamais été aussi proches l'une de l'autre que dans ces lettres de 1972 à 1974. Toutefois, en 1976, Sara, alors âgée de dix-sept ans, décrit l'impression que lui a fait la relecture des trois livres de la série de la jeune Kati, qu'Astrid avait publiés en 1950-1953. La trilogie sur cette jeune femme qui visite les États-Unis, l'Italie et Paris avait donné envie de voyager à Sara, mais elle était également obligée de demander à Astrid Lindgren si l'auteure avait été le modèle du personnage principal : « Tu te sentais vraiment comme ça quand tu étais jeune ? »

Cette question pertinente a fait réfléchir Astrid Lindgren, qui avait alors soixante-huit ans. En rangeant des tiroirs, elle venait de trouver des lettres et des bouts de papier jaunies de cette année 1926 si noire, quand elle avait été obligée de quitter la maison :

« J'ai trouvé un bout de papier que j'ai écrit quand j'avais à peu près ton âge. Il était rangé dans une lettre et disait ceci : *Life is not so rotten as it seems*. Mais, précisément comme toi, je trouvais qu'elle était toute pourrie. Il se peut que les livres de la série de Kati soient un peu mensongers, si l'on veut qu'ils expriment ce que c'est que d'être vraiment jeune. Mais, en fait, Kati avait mûri un peu, elle n'était pas si jeune que ça. Je pensais tout le temps à me suicider quand j'avais dix-neuf-vingt ans, et je vivais avec une fille qui y pensait

encore plus. [...] Puis, peu à peu, j'ai commencé à m'adapter et à trouver que la vie était très agréable. Aujourd'hui, à mon âge avancé, je trouve que l'on a bien du mal à être heureux en songeant au monde actuel, et ce qui me console, c'est que je ne suis plus jeune. Seigneur, qu'est-ce que c'est encourageant ! Je m'en rends bien compte. Je te demande pardon ! [...] Au revoir, Sara. *Life is not so rotten as it seems.* »

À la garçonne

« Entre l'âge de quinze et vingt-cinq ans, on réussit à vivre environ quatre vies différentes. » C'est le constat qu'a fait Astrid Lindgren dans les années 1960 lors d'une émission de la télévision allemande qui parlait des stades de la vie d'une femme. Avec le même charisme naturel qui, à la fin des années 1940, avait fait de l'auteure pour enfants une star de la radio suédoise, elle a parlé de ce sentiment écrasant d'avoir été quatre femmes différentes au cours d'une période de dix ans :

« Et pour commencer, comment étais-je quand j'avais quinze ans ? Je sentais que j'étais adulte et je n'aimais pas ça. »

Et cette gamine de quinze ans, solitaire, mal assurée et parfois malheureuse qui trouvait le réconfort dans le monde des livres s'est métamorphosée au cours des années suivantes pour devenir une jeune fille extravertie et progressiste, dans l'esprit du temps :

« J'ai changé rapidement et de manière colossale pour devenir joyeusement ce que l'on appelait alors une fan de jazz. Car c'était à peu près à ce moment-là que le jazz s'est développé dans les années vingt. Je me suis coupé les cheveux, au grand dam de mes parents qui étaient des paysans et des partisans de l'ordre établi. »

C'est en 1924 qu'Astrid Ericsson, qui n'avait pas encore dix-sept ans, s'est révoltée d'une manière qui a fait sensation à Vimmerby. Il y avait un cinéma, un théâtre, une librairie chrétienne et la troupe de danse populaire les « Smålänningarne », mais si l'on était une jeune femme qui adorait la danse, on avait envie de danser au son de la musique de son temps. En été, il y avait des bals en plein air et, en hiver,

on pouvait aller au Stadshotell, où, le samedi, il y avait des « soirées dansantes ». En début de soirée, il y avait un long concert où les personnes des deux sexes attendaient gentiment chacun de son côté de la salle mais, à partir de neuf heures jusqu'à une heure du matin, on dansait sur les derniers tubes et ce, « dans des arrangements décoratifs sous une lumière magique » – comme le vante une réclame du Stadshotell en première page du *Vimmerby Tidning** dans les années 1924-1925.

À cette époque, Anne-Marie Ingeström (future Mme Fries), la meilleure amie d'Astrid, portait encore des robes longues qui dissimulaient et soulignaient à la fois ses formes féminines naissantes. La jeune fille, surnommée Madicken, qui avait grandi dans la belle villa blanche du directeur de la banque, à l'extrémité bourgeoise de Prästgårdsallén, aimait exhiber sa belle et longue chevelure châtain, en particulier sur les photos où un modèle féminin traditionnel et sensuel apparaît dans toute sa splendeur. Astrid, en revanche, avait commencé à porter des vêtements masculins. Pantalon, veste et cravate avaient trouvé le chemin de sa garde-robe avec un chapeau et une casquette vissée sur une tête aux cheveux coupés court, une tête qui ne nourrissait guère d'idées terre à terre et raisonnables – comme elle l'a confié plus tard dans une interview. Au contraire, cette tête contenait quantité de citations de Nietzsche, Dickens, Schopenhauer, Dostoïevski et Edith Södergran, et des souvenirs de films, des visions de Greta Garbo et des femmes fatales de l'époque, avec leurs façons de s'habiller et de se comporter :

*V/W sont équivalents dans la langue suédoise jusqu'en 2006, date à laquelle le dictionnaire de l'Académie suédoise classe W comme une lettre à part entière.

« Il y avait environ 3 500 habitants [à Vimmerby], et j'ai été la première en ville à porter les cheveux courts. Il arrivait que des gens que je croisais dans la rue me demandent d'enlever mon chapeau pour les voir. C'est à cette époque que l'écrivain français Victor Margueritte a publié *La Garçonne*, un livre très provocateur qui a été un succès mondial. Je crois que toutes les filles du monde ont cherché à ressembler à *La Garçonne*. C'était certainement mon cas. »

Le roman de Victor Margueritte s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires dans les années 1920, et c'est devenu un livre culte pour d'innombrables jeunes femmes qui rêvaient de se révolter contre une division des rôles archaïque et une forme de beauté propre et victorienne. Monique Lerbier, l'héroïne du roman, est une épine dans le pied de la bourgeoisie. Elle coupe ses cheveux court, comme un garçon, porte une veste et une cravate, fume et boit en public comme les hommes étaient alors les seuls à le faire, danse sans retenue et a un enfant sans être mariée. Une femme déterminée et indépendante qui préfère la liberté à la famille, et choisit une vie où elle peut décider.

Astrid Lindgren

une Fifi Brindacier dans le siècle

Jens Andersen

Traduit du danois et du suédois par Alain Gnaedig

En tant que romancière, Astrid Lindgren a influencé des générations de jeunes lecteurs, notamment avec ses personnages Emil et Fifi Brindacier. Elle fut une femme de son siècle, indépendante, défenseuse des droits des femmes et des enfants, provocatrice à ses heures, écologiste. Voici la première biographie à rendre hommage à Astrid Lindgren, un portrait étonnant et émouvant.

« Astrid Lindgren est le cadeau parfait pour un biographe : elle tint son journal intime avec constance et écrivit moult lettres. Sa vie reflète et incarne à la fois les motifs sociaux et politiques les plus emblématiques du XX^e siècle. Jens Andersen excelle à expliciter les peines qui ont assombri la vie privée de cette femme travailleuse, qui écrivit des histoires fabuleuses avec une telle ténacité. » Daily Telegraph

Jens Andersen est lauréat de nombreux prix. Il vit au Danemark où il est critique littéraire pour plusieurs journaux. Il est considéré comme le plus grand biographe danois, et a entre autres consacré des ouvrages à Hans Christian Andersen et au futur roi du Danemark. Sa biographie d'Astrid Lindgren rencontre un grand succès public et critique.

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

II-19 • 24 €

